

Fabio Scotto¹

La poésie italienne d'aujourd'hui est bien vivante, bien que difficile à décrire en quelques mots, en raison du foisonnement somme toute hétéroclite des expériences et des recherches, et de la précarité, ou de la crise, des groupes et des mouvements. Les quelques tentatives faites par des anthologies me laissent sceptique : trop souvent, ces livres sont le fruit d'une volonté d'affirmer une présence régionale ou générationnelle. Leurs auteurs s'en servent pour offrir un autoportrait critique et poétique où on les voit entouré de leurs amis ou de leurs proches, alors qu'il faudrait être capables de sortir de ces logiques et de cet univers fermé du *propre* (qui risque, ainsi conçu, d'être un peu *sale*) pour s'ouvrir à l'*autre*, pour accepter la différence, pour se mettre à l'écoute d'un réseau d'énergies beaucoup plus varié et hétérogène : celui des œuvres et de leurs auteurs, indépendamment de leurs appartenances et de leurs affinités. Bref, ce qui est exclu est souvent ce qu'il y a de meilleur et que les sectarismes de toute sorte refusent de voir. Voilà pourquoi, par exemple, dans mes sélections de textes pour la section italienne de la revue madrilène *Serta. Revue iberorrománica de Poesía Y Pensamiento Poético* (UNED), j'ai toujours proposé des contributions très différentes les unes des autres et, à leur manière, exemplaires de ce qui se fait poétiquement dans mon Pays, pour témoigner de mon époque, et non pas uniquement pour la faire coïncider avec mon goût, ce qui serait quelque peu prétentieux. Là où la poésie italienne actuelle est particulièrement significative, c'est là où elle sait fondre efficacement l'originalité stylistique et la conscience de l'appartenance à une tradition, sans jamais oublier l'exigence du rapport au réel et aux problèmes individuels et collectifs de l'existence (Luzi, Giudici, mais aussi Zanzotto, Sanguineti, Loi, Erba, Raboni, T. Rossi...). Ailleurs, lorsque la parole est victime des leurres d'un langage tourné sur lui-même et détourné d'un sens qui le dépasse, – ce qui arrive, à mes yeux, à la plupart des épigones des avant-gardes –, les résultats me semblent inégaux et souvent décevants. La production dialectale est elle aussi une réalité intéressante et très riche en talents, bien qu'elle ne puisse être lue par la plupart qu'en traduction italienne en bas de page. De manière générale, je crois que la qualité des poètes italiens actuels est en moyenne supérieure à celle de nos romanciers et qu'elle peut sans problème soutenir la comparaison avec toute autre littérature contemporaine.

L'important c'est qu'il y ait poésie : elle peut être en vers ou en prose. Ce que je constate, c'est que l'évolution de la poésie vers la prose à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle (Aloysius Bertrand, Nerval, Baudelaire, Rimbaud, Lautréamont, Mallarmé...) est plus française qu'italienne. La poésie italienne a subi l'influence, immense, de ces pères de la modernité, mais plus encore celle de Dante et de Pétrarque, probablement plus durable : les poètes italiens du XX^e siècle écrivent surtout des vers et sont rarement romanciers, mais sont surtout excellents critiques et traducteurs. Bref, en Italie on n'a pas eu de René Char ni d'Henri Michaux. Cela dit, la prose exerce sans aucun doute son influence sur la manière d'écrire des poètes restés fidèles au vers.

C'est difficile. Je dirai que c'est une *parole* qui naît en se créant, c'est une naissance (et la mort qu'elle porte), un mouvement à la fois verbal et physique (mental), *ce qui ne*

1. Réponse rédigée en français par l'auteur.

peut pas être dit autrement, ce qui parvient à une forme stylistiquement reconnaissable par son unicité où l'on peut reconnaître à la fois la présence du sujet et sa nécessité de se dire en nommant le monde, d'*aller vers* l'autre. Quant à ma poésie, je parlerais plutôt d'une voix du corps et de ses désirs, ceux qui viennent de l'imaginaire et des lieux de l'existence. Et le moment naturel d'un élan, d'une musique, quoique parfois dissonante.

Bien sûr qu'elle a un sens, surtout face aux menaces actuelles représentées par l'involution des démocraties occidentales, soumises à la toute-puissance de l'économie et du médiatique pour lesquels n'a de valeur que « ce qui rapporte » et « ce qui fait du spectacle », alors que la poésie fait justement son spectacle de ne pas être un spectacle. Cela dit, les poèmes « politiques » sont rarement beaux (à l'exception, peut-être, de certains textes de Majakovski, de Lorca, de Neruda, d'Aragon et de Testori ou de Fortini, dans le domaine italien), à cause de la tentation du *pathos* rhétorique et « civilisateur ». Toute vraie poésie est *engagée* en tant que telle, dans la mesure où elle se veut un acte de résistance à la banalité du langage ordinaire, un moment de présence sonore et charnelle du moi dans sa parole, lieu d'amour et de vertige visionnaire. Dans ma recherche poétique la plus récente, il m'arrive souvent d'écrire des poèmes de/en voyage, sous forme de notes ou de série de fragments à partir de l'expérience d'un lieu géographique et historique, dans le désir d'en retracer par mon poème une sorte d'histoire imaginaire, celle qui se passerait sous mes yeux dans cet *hic et nunc* (*Rhodes*, dans mon recueil *Genetliaco*, Florence, Passigli, 2000, *Cahier crétois* et *Journal de Roumanie*, dans *L'intocnable*, même éditeur, 2004), de manière à montrer l'exigence de fondre toute expérience intime dans une conscience collective et historique plus vaste.

En tant que poète, traducteur et universitaire francisant italien, j'ai le sentiment que les liens entre nos deux littératures sont assez forts et qu'on a déjà beaucoup fait, mais qu'il reste néanmoins beaucoup à faire. Des poètes italiens contemporains majeurs sont traduits en français et connus en France (Sereni, Caproni, Luzi, Zanzotto...); le sont beaucoup moins ceux des générations suivantes : après la mort du regretté Bernard Simeone, le travail semble s'être momentanément interrompu, si on excepte, à ma connaissance, le *Cahier de poésie italienne* publié dans *Europe* (mars 2002) par Jean-Baptiste Para, excellent traducteur aussi d'ouvrages de Milo De Angelis et de Giuseppe Conte, et quelques rares autres publications occasionnelles en revue. De même, en Italie, bien des poètes français contemporains majeurs (à l'exception d'Edmond Jabès, d'Yves Bonnefoy, de Philippe Jaccottet, de Bernard Noël, et de quelques autres) sont peu (ou pas) connus. La revue mensuelle *Poesia* (éd. Crocetti, Milan) en a proposé plusieurs ces dernières années (tout récemment Jacques Réda); *Anterem* (Vérone), sensible aux écritures contemporaines de recherche par-delà toute distinction de forme, a publié des textes de Claude Ollier, de Mathieu Bénézet, de Pierre Michon... Dans le domaine de l'édition spécialisée, il semble que la présence française contemporaine s'arrête à *Tel Quel*, à Ponge, Bonnefoy, Leiris... et que sont presque absents des librairies italiennes de nombreux protagonistes de la création poétique française actuelle (Michaux, Guillevic, Deguy, Roubaud, Dupin...). Un gros travail à faire serait d'actualiser les « catalogues » français et italiens; cela demanderait une conscience renouvelée de l'importance de la poésie dans nos deux Pays et de l'exigence de donner voix aux vivants. C'est un travail que j'ai personnellement entrepris depuis déjà plus d'une décennie en traduisant, entre autres, Yves Bonnefoy (six livres), Bernard Noël (cinq livres), et, dans des revues telles que *Poesia*, *Testo a fronte*, *Hortus*, *Il Segnale*, *Anterem*, *Steve*, Mallarmé, Michaux, Éluard, Bénézet, Ollier, Chambaz, Suied, Bancquart,

Michon et bien d'autres parmi les plus jeunes (Josse, Carn, Conort, Moses...). J'espère pouvoir le continuer, avec d'autres, car je le crois culturellement indispensable, mais il faut des poètes compétents, des spécialistes et des éditeurs sensibles, patients et courageux. Et là, on se heurte aux exigences budgétaires des maisons d'édition, ou bien à la myopie culturelle de leur *marketing*. Espérons que dans un pays où l'on commence à publier des recueils de classiques contemporains de poésie à quelques centaines de milliers d'exemplaires elle ne sera pas chronique, mais guérissable.

Fabio Scotto, né à La Spezia en 1959, vit à Varèse et enseigne la littérature française à l'Université IULM de Milan. Il a publié les recueils *Il grido viola* (1988 – Prix Mention « Ungaretti »), *Il bosco di Velate* (1991), l'anthologie trilingue *Piume/Plumes/Federn* (1997), *La dolce ferita* (1999), *Genetliaco* (2000 – Prix Sélection « Metauro »). *L'Intoccabile* vient de paraître chez Passigli Editori. En France ont paru le recueil de poèmes français *Voix de la vue* (Hôtel Continental, 2002), les trois plaquettes illustrées *Seule, la bouche* (L'attentive, 1999), *Carnet parisien* (Paris, 2004), et *Le visage inconnu* (L'attentive, 2004), ainsi que divers poèmes dans plusieurs revues. Parmi ses essais, *Bernard Noël : il corpo del verbo* (1995) et *La nascita del concetto moderno di traduzione* (2001, en collab. avec G. Catalano). Il a traduit notamment des œuvres de V. Hugo, A. de Vigny, Ph.-A. Villiers de l'Isle-Adam, B. Noël, Y. Bonnefoy, et des textes d'H. Michaux, J. Tardieu, P. Autin-Grenier. Ses poèmes ont été traduits en français (par J.-B. Para, B. Simeone, B. Noël, P. Vighetti, C. Held, G. Augustin), allemand, espagnol, galicien et grec. Il a dirigé le Cahier « Yves Bonnefoy » de la revue *Europe* (juin-juillet 2003) et collabore à plusieurs revues italiennes et internationales.